

« Dieu de bonté, fais grâce à ma faiblesse! »
Après ces mots, sur sa bouche elle presse
Le lin sanglant, nomme encore Jamsel,
Tombe et s'endort du sommeil éternel.



Elle se lève, il prend sa place,
Hume le julep efficace,
Avale un bouillon succulent,
Puis un autre, craint la froidure,
Dans les replis d'une fourrure
S'enfonce, parle d'un ton lent,
Tient sur sa poitrine velue,
Et berce dans sa large main
L'enfant que sa mère éperdue
Abandonne et reprend soudain,
Reçoit la bruyante visite
De l'ami qui le félicite,
Des parens et des alentours,
Et pendant tous ces longs discours,
La jeune épouse qu'on délaisse
S'occupe, malgré sa faiblesse,
De l'accouchée qui boit toujours.
« A ce sot usage, dit-elle,
Il faudra bien s'accoutumer.
Mon époux du reste est fidèle,
Point négligent ; on peut l'aimer. »
Tout en aimant, dans leur chaumière

S'il n'en avait pas! sur mon front
Quel injuste et cruel affront! »
Elle obéit, non sans scrupule,
Et revient un moment après.
« Déjà? dit l'époux; tes attraits....
— Votre coutume est ridicule,
Et vous en êtes pour vos frais.
— L'insolent! — S'il paraît coupable,
Son âge est une excuse. — Non.
— La fatigue... — Belle raison!
— Cependant le sommeil l'accable.
— J'y mettrai bon ordre; un bâton! »
A grands coups il frappe, réveille,
Chasse, poursuit le voyageur,
Et venge son étrange honneur.
Puis il dit : « L'autre aussi sommeille;
Mais avant tout il voudra bien
Faire son devoir et le mien.
Va.—Peux-tu...—Point de remontrance.
J'ai cru qu'on savait vivre en France. »
Tout s'apprend; à vivre elle apprend.
L'étranger poursuit son voyage;

Et s'écrie : « Ah! c'est toi, Dorval ?
Après, je te dirai mon rêve. »

Malgré quelques légers dégoûts,
Mesdames , demeurez en France.
Le pays de la tolérance
Est-il sans agrémens pour vous ?
Trop souvent un épais nuage
Obscurcit le ciel des amours,
Et sur l'hymen gronde l'orage ;
Mais si vous donnez les beaux jours ,
Convenez-en , presque toujours
Les tempêtes sont votre ouvrage :
Quelle imprévoyance , et parfois
Quelle erreur dans vos premiers choix !
L'ennui peut paraître incommode :
Le mot de mœurs est à la mode ,
La moralité vous poursuit ;
En prose , en vers , même en musique ,
Sans goût , sans cause on vous critique ,
Sans fin , sans trêve on vous instruit ;
Maint vieux libertin émérite ,
Maint petit rimeur hypocrite ,

En rougissant
Elle se lève,
Sur moi soulève
Un œil mourant,
Et me serrant
Avec tendresse,
Dit : « Fais serment
D'aimer sans cesse.
Que nos amours
Ne s'affaiblissent
Et ne finissent
Qu'avec nos jours!

ENVOI A ÉLÉONORE.

DE cette idylle
J'ai pris le style
Chez les Gaulois;
Sa négligence
De la cadence
Brave les lois;

Voilà l'étude amusante et facile
Qui doit par fois occuper vos loisirs,
Et précéder l'heure de nos plaisirs.
Mais la science est pour vous inutile :
Vous possédez le talent de charmer ;
Vous saurez tout, quand vous saurez aimer.

PROJET DE SOLITUDE.

FUYONS ces tristes lieux , ô maîtresse adorée !
Nous perdons en espoir la moitié de nos jours ,
Et la crainte importune y trouble nos amours.
Non loin de ce rivage est une île ignorée ,
Interdite aux vaisseaux, et d'écueils entourée.
Un zéphyr éternel y rafraichit les airs.
Libre et nouvelle encor, la prodigue nature
Embellit de ses dons ce point de l'univers :
Des ruisseaux argentés roulent sur la verdure ,
Et vont en serpentant se perdre au sein des mers ;

ÉPITRE

AUX INSURGENS.

1777.

PARLEZ donc, messieurs de Boston ?
Se peut-il qu'au siècle où nous sommes,
Du monde troublant l'unisson,
Vous vous donniez les airs d'être hommes ?
On prétend que plus d'une fois
Vous avez refusé de lire
Les billets doux que Georges Trois
Eut la bonté de vous écrire.
On voit bien, mes pauvres amis,
Que vous n'avez jamais appris
La politesse européenne,
Et que jamais l'air de Paris
Ne fit couler dans vos esprits
Cette tolérance chrétienne

ENTRE UN POÈTE ET SA MUSE. 75

Ma Muse vainement du nom de négligence
A voulu décorer sa honteuse indigence ;
La critique a blâmé son mince acoutrement.
Travaillez, a-t-on dit, et rimez autrement.
Docile à ces leçons, corrigez-vous, ma Muse,
Et changez en travail ce talent qui m'amuse.

LA MUSE.

De l'éclat des lauriers subitement épris,
Vous n'abaissez-donc plus qu'un regard de mépris
Sur ces fleurs que jadis votre goût solitaire
Cueillait obscurément dans les bois de Cythère ?

LE POÈTE.

Non, je reste à Cythère, et je ne prétends pas
Vers le sacré coteau tourner mes faibles pas.
Dans cet étroit passage où la foule s'empresse,
Dois-je aller augmenter l'embarras et la presse ?
Ma vanité n'a point ce projet insensé.
A l'autel de l'Amour, par moi trop encensé,
Je veux porter encor mes vers et mon hommage ;
Des refus d'Apollon l'Amour me dédommage.

ÉPITAPHE.

Ici gît qui toujours douta.
Dieu par lui fut mis en problème ;
Il douta de son être même.
Mais de douter il s'ennuya ;
Et las de cette nuit profonde,
Hier au soir il est parti ,
Pour aller voir en l'autre monde
Ce qu'il faut croire en celui-ci.

A CHLOÉ.

SELON vous mon sexe est léger,
Le vôtre nous paraît volage ;

Car le vôtre n'en est pas un ;
Ne point aimer , c'est pis encore.

LE TOMBEAU D'EUCCHARIS.

ELLE n'est déjà plus, et de ses heureux jours
J'ai vu s'évanouir l'aurore passagère.

Ainsi s'éclipse pour toujours
Tout ce qui brille sur la terre.

Toi que son cœur connut, toi qui fis son bonheur,
Amitié consolante et tendre,

De cet objet chéri viens recueillir la cendre.

Loin d'un monde froid et trompeur,

Choisissons à sa tombe un abri solitaire;

Entourons de cyprès son urne funéraire;

Que la jeunesse en deuil y porte avec ses pleurs
Des roses à demi-fanées ;

Que les Grâces plus loin, tristes et consternées,

S'enveloppent du voile emblème des douleurs.

Représentons l'Amour, l'Amour inconsolable,

A M. DE FONTANES.

JEUNE favori d'Apollon,
Vous vous ressouvenez peut-être
Que dans l'harmonieux vallon
Le même jour nous vit paraître.

Vous preniez un chemin pénible et dangereux ;
Je n'osai m'engager dans cet étroit passage ;
Je vous souhaitai bon voyage,
Et le voyage fut heureux.

Pour moi , prêt à choisir une route nouvelle ,
Sous des bosquets de fleurs j'aperçus Érato ;
Je la trouvai jolie ; elle fut peu cruelle ;
Tandis que vous montiez sur le double coteau ,
Je perdais mon temps avec elle.

Votre choix est meilleur ; vos hommages naissans
Ont déjà pour objet la muse de la gloire ,
Et dans le livre de mémoire

104 NOUVELLE EXTRAORDINAIRE.

N'attirât les jeunes baigneuses.
L'exemple était venu des cieux ;
A mal faire l'exemple invite :
Mais ces vauriens qu'on nomme dieux
Ne veulent pas qu'on les imite.
Jupiter prévît d'un tel goût
La dangereuse conséquence ;
Au cygne il ôta l'éloquence ;
En la perdant il perdit tout.

NOUVELLE EXTRAORDINAIRE.

A BERTIN.

TU connais la jeune Constance
Dont l'orgueil et l'indifférence
Intimidaient l'Amour, les grâces et les Jeux :
Sa pudeur semblait trop farouche ;
Rarement le sourire embellissait sa bouche ;

Et ployez un peu les genoux ;
Mais tyran après la victoire ,
Vantez , affichez votre gloire ,
Et soyez froidement jaloux.
Frondez le sexe qui vous aime ,
C'est l'usage ; ayez de vous-même
Une excellente opinion ;
Négligez souvent la décence ,
Et joignez un peu d'impudence
A beaucoup d'indiscrétion.
Il ne faut pas qu'on vous prévienne ;
Avant que le dégoût survienne
Quittez , et quittez brusquement ;
L'éclat d'une prompte rupture
Vous tire de la classe obscure
Où végète le peuple amant.
Soudain votre gloire nouvelle
Passe de la ville à la cour ;
On vous cite ; plus d'une belle
Vient solliciter à son tour
L'honneur de vous rendre infidèle ;
Et vous voilà l'homme du jour.

Retentit, et tombant des airs,
Au laurier brillant, pour épine,
Elle attacha les mauvais vers.

RÉTRACTATION.

GRANDE alarme au bas du Parnasse !
Pour les poètes quel revers !
Ils chantent; le dieu de la Thrace ,
Vainqueur rapide, échappe aux vers
Qui volent en vain sur sa trace;
Vénus même, se ravisant ,
Refuse un encens inodore ;
Le tumulte au Pinde croissant
Gagne l'Olympe, et croît encore ;
L'ignorante et fière Junon
Élève une voix indiscrete ;
Jupiter prend un autre ton :
« Eh bien donc au peuple-poète

*

Mais le cœur veut la vérité.
Chez Apollon, point de partage ;
Les cadets au Parnasse ont tort.
A cette injuste loi du sort
De bonne grâce il faut souscrire.
Laissez donc la flûte et la lyre ;
Et pour étrenne, une autre fois,
A ma santé qui vous est chère
De Falerne buvez un verre ,
Pourvu qu'il ait payé les droits. »

A M. TISSOT,

SUR SA TRADUCTION DES BAISERS DE JEAN ■
SECOND.

D'AUTRES tentèrent sans succès
De donner au Pinde français
Ces chants brillantés, mais aimables,

Alexandrine sait à peine
Ce qu'une autre saurait trop bien.
Le portrait qu'ici je dessine ,
Est loin encor d'être flatté :
Il faut à cette Alexandrine ,
Que l'encens étonne et chagrine ,
Dire moins que la vérité.

CANTATE

POUR LA LOGE DES NEUF SOEURS.

LOIN de nous dormaient les tempêtes :
Dans ce temple à d'heureuses fêtes
Les muses invitaient leurs disciples épars.
Ici naissait entre eux une amitié touchante.
Ils s'unissaient pour plaire, et la Beauté présente
Les animait de ses regards.

Dont la muse tout emphatique
Préfère à l'élégance antique,
A la justesse, à la clarté,
Parures du chant didactique,
D'un nouveau pathos poétique
L'ambitieuse obscurité.

XIV.

A CES MESSIEURS.

CES Messieurs m'ordonnent toujours
De retourner à mes amours.
Mais auxquels? Une Éléonore
De la vie embellit l'aurore;
A l'aurore laissons les fleurs.
J'ai payé mon tribut de pleurs
A la beauté même infidèle,
Et les vers que j'ai faits pour elle,
Pour moi sont toujours les meilleurs.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE
L'INSTITUT DE FRANCE, LE 6 NIVOSE
AN XII.

CITOYENS,

L'honneur de s'asseoir parmi vous est la plus douce comme la plus brillante récompense de l'homme de lettres. Sans doute il ne peut s'en croire indigne lorsqu'il l'obtient ; mais il n'y attachera aucune idée de supériorité sur ses concurrents. Je dois la préférence que vous m'accordez au désir de réunir dans votre sein les divers genres de poésie. Il en est qui exigent une force de talent dont la nature est avare ; où les succès deviennent des triomphes, et où les efforts mêmes sont honorables : aucun n'est sans mérite, puisque dans aucun on ne réussit sans l'aveu de la nature, et sans le secours d'un long travail. Le

tion de la scène : l'impatience épie les fautes ; un mot sert de prétexte aux improbations bruyantes, aux cris tumultueux et indécens ; et l'on s'applaudit d'une chute, souvent préparée par la malveillance, comme d'une victoire remportée sur un ennemi.

Le découragement n'est pas moindre dans les autres genres de littérature. L'oisiveté n'accueille que les productions bizarres ou puériles. On peut lui présenter les mêmes ouvrages sous diverses formes, les mêmes évènements en des lieux différens, les mêmes personnages avec des noms nouveaux : elle veut des distractions sans but, des lectures sans souvenirs. Aussi c'est surtout pour elle que les presses gémissent. Le désir de montrer devient si général, et la médiocrité facile, que le nombre des auteurs égalera bientôt celui des lecteurs même auxquels la médiocrité suffit. Cette intempérance d'écrits, cette profusion indigente nuit sans doute à l'éclat des lettres ; mais, il faut le redire, la décadence est surtout dans le public.

Notre supériorité littéraire a été reconnue par les nations étrangères, à l'exception d'une seule, dont la politique et l'orgueil contestent tout. Pourrions-nous perdre cette supériorité sans quelque honte? Le triomphe du mauvais goût, après tant de chefs-d'œuvre, ne serait-il pas plus humiliant que le silence absolu des Muses. N'aurait-il pas une influence fâcheuse sur l'élégance et l'urbanité des mœurs? Le bon ton peut-il survivre au bon esprit?

Les sociétés littéraires peuvent seules s'opposer efficacement à la décadence dont nous sommes menacés : c'est le but de leur institution. Elles doivent être encore ce qu'elles furent dans tous les temps. Les écoles d'Athènes créèrent et conservèrent l'éloquence et la philosophie. Après l'asservissement de la Grèce, ces écoles devinrent celles des vainqueurs; et Rome y puisa l'instruction et le goût qui adoucirent la rudesse de ses mœurs. Dans les siècles de barbarie, les souverains qui méritèrent le nom de grands, essayèrent de réunir dans un centre les lumières et les talents.

de si réfléchi dans ses opinions, de si sincère dans son langage, qu'il était difficile de n'être pas entraîné jusqu'à un certain point dans le cercle de ses idées. Il aimait par-dessus tout les sciences et la littérature. De toutes les connaissances, celle qu'il avait le plus cultivée, c'était l'économie politique. Devaines trouva dans l'habitude de vivre avec cet homme rare de nouveaux motifs de fortifier son goût pour les lettres, et une occasion d'acquérir des idées générales d'administration, que n'avaient pu lui faire naître les détails des emplois subalternes.

La nature l'avait doué d'une disposition singulière à réunir des qualités qui paraissent peu compatibles : c'était un trait distinctif de son caractère. Il joignait une grande force de volonté à une grande flexibilité d'opinion, l'amour du plaisir à l'amour du travail, un esprit droit et une raison calme à une imagination vive et mobile, de la légèreté dans certaines affections à beaucoup de fidélité dans l'amitié. Laborieux et dissipé, avide d'amusemens et attaché à ses devoirs, il se don-

Je revins le lendemain, je retrouvai la fleur; mais elle était attachée à un bouton de rose fraîchement cueilli. Une agréable surprise me fit tressaillir; mille idées confuses se succédèrent dans mon esprit, et l'espérance descendit dans mon cœur, comme la rosée sur une fleur altérée. J'entrelacai d'une guirlande les pieds de la statue, et je rentrai dans le village. Déjà la nuit avait bruni l'azur des cieux; elle apportait le sommeil et les songes légers; mais l'inquiétude qui m'agitait éloigna le sommeil, et les songes passèrent sur mon asile sans s'arrêter. Le jour parut enfin; je m'approchai plusieurs fois de la cabane de Myrthé; je voulais la voir, tomber à ses genoux, et lui jurer un amour digne de sa beauté; mais je ne vis qu'une femme dont l'air froid et sévère inspirait la crainte. Je gagnai le bois tristement, et je me retrouvai, sans y penser, devant la statue. J'aperçus une jeune fille qui attachait une guirlande à celle que j'avais déposée la veille aux pieds de l'Amour. Je m'approche sans bruit, et je mets ma main sur la

CHANSON XI.

REDOUTABLE Niang! pourquoi ouvres-tu mon sein dans un jour malheureux ? •

Qu'il est doux le souris d'une mère, lorsqu'elle se penche sur le visage de son premier-né! Qu'il est cruel l'instant où cette mère jette dans le fleuve son premier-né, pour reprendre la vie qu'elle vient de lui donner! Innocente créature! le jour que tu vois est malheureux; il menace d'une maligne influence tous ceux qui le suivront. Si je t'épargne, la laideur flétrira tes joues, une fièvre ardente brûlera tes veines, tu croîtras au milieu des souffrances; le jus de l'orange s'agrirra sur tes lèvres; un souffle empoisonné desséchera le riz que tes mains auront planté; les poissons reconnaîtront et fuiront tes filets; le baiser de ton amante sera froid et sans douceur; une triste impuissance te poursuivra

Et, roulant chez Thétis son onde courroucée,
Du Nègre infortuné renverse les travaux.

Ici, sur les confins des états de Neptune,
Où jour et nuit son épouse importune

Afflige les échos de longs mugissemens,
Du milieu des sables brûlans
Sortent quelques toits de feuillage.

Rarement le Zéphyr volage
Y rafraichit l'air enflammé ;

Sous les feux du soleil le corps inanimé

Reste sans force et sans courage.

Quelquefois l'Aquilon bruyant,

Sur ses ailes portant l'orage,

S'élançe du sombre orient :

Dans ses antres l'onde profonde

S'émœut, s'enle, mugit, et gronde,

Au loin sur la voûte des mers

On voit des montagnes liquides

S'élever, s'approcher, s'élançer dans les airs

Retomber et courir sur les sables humides :

Les flammes du volcan brillent dans le lointain :

L'Océan franchit ses entraves .

Inonde nos jardins, et porte dans nos caves

Des poissons étoumés de nager dans le vin.

Le bonheur, il est vrai, ne dépend pas des
lieux qu'on habite ; la société, pour peu qu'elle
soit douce et amusante, dédommage bien des

incommodités du climat. Je vais essayer de te faire connaître celle qu'on trouve ici.

Le caractère du Créole est généralement bon ; c'est dommage qu'il ne soit pas à même de le polir par l'éducation. Il est franc, généreux, brave et téméraire. Il ne sait pas couvrir ses véritables sentimens du masque de la bienséance ; si vous lui déplaitez, vous n'aurez pas de peine à vous en apercevoir ; il ouvre aisément sa bourse à ceux qu'il croit ses amis ; n'étant jamais instruit des détours de la chicane, ni de ce qu'on nomme *les affaires*, il se laisse souvent tromper. Le préjugé du point d'honneur est respecté chez lui plus que partout ailleurs. Il est ombrageux, inquiet, et susceptible à l'excès ; il se prévient facilement, et ne pardonne guère. Il a une adresse peu commune pour tous les arts mécaniques ou d'agrément ; il ne lui manque que de s'éloigner de sa patrie, et d'apprendre. Son génie indolent et léger n'est pas propre aux sciences ni aux études sérieuses ; il n'est pas capable d'application ; et ce qu'il sait, il le sait superficiellement et par routine.

